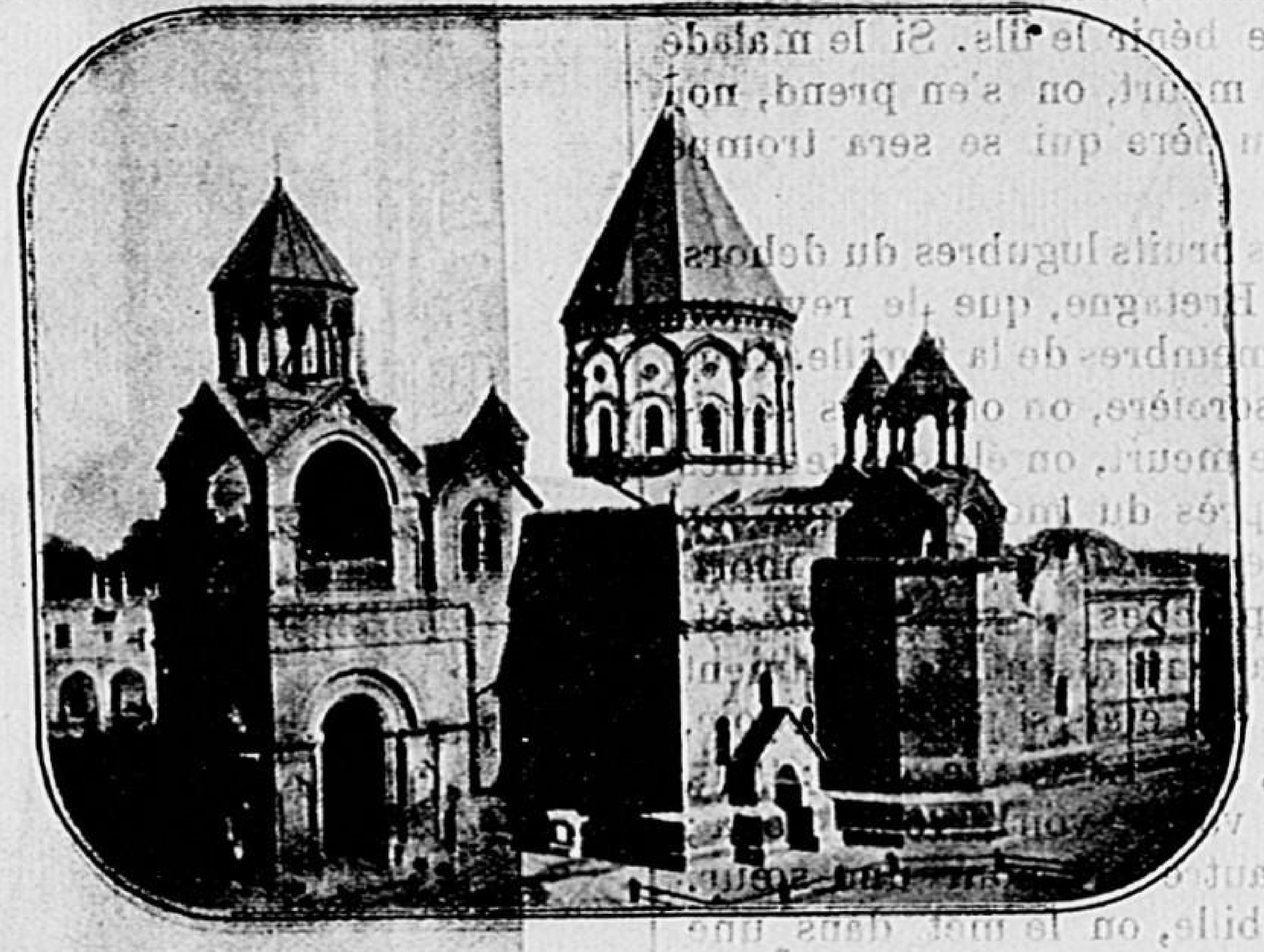
QUATORZIÈME ANNÉE. — N° 333 15 Novembre 1910 LE NUMÉRO : 50 CENT.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

Le Merveilleux en Mingrélie

Mme la duchesse de Rohan vient d'écrire un nouveau livre sur son récent voyage en Orient : Les Dévoilées du Caucase. *Cet ouvrage, des plus remarquables, dédié à Son Altesse la Princesse Salomé Murat, renferme de très belles pages sur le Merveilleux, en ces pays que la lumière dore et exalte. « C'est un peu le pays des fées, voilées ou dévoilées, que l'Orient ; c'est en tout cas un pays féerique, écrit M. Jules Bois à propos de cet intéressant récit de voyage. Mme la duchesse de Rohan, poétesse qui chante la « lande fleurie » ou ces fées-insectes que sont les « lucioles », devait subir l'attraction de ces contrées où le soleil fait tous les êtres plus intéressants et toutes les choses plus captivantes ». Nous sommes certains d'être très agréables à nos lecteurs en leur donnant le régal de ces documents très littéraires et très exacts sur le Merveilleux en Mingrélie.*



MONASTÈRE D'ETCHMIADZINE
Demeure du Catholicos, pape des Arméniens, près d'Erivan

Les indigènes ont plus de confiance dans les vieilles femmes, les empiriques et les sorcières que dans les médecins. Voici quelques-uns de leurs étranges remèdes :

Pour une indigestion de poisson, avaler le fiel du poisson qui l'a occasionnée.

Pour des douleurs d'estomac, prenez un œuf cru, avec un poids égal d'alun mêlé au jaune de l'œuf dont on enlève le blanc, refermez la coquille avec de la farine, faites cuire au four, puis donnez l'œuf à manger au malade ; il guérit instantanément.

Si un malade est atteint de rougeole ou de petite vérole, on fait des génuflexions réitérées près de son lit, on tend la chambre d'étoffe rouge et de nuances criardes, on apporte des fleurs, on répand de l'eau, on joue de la guitare, on danse et l'on prononce des paroles magiques ; comme boisson, du lait de femme.

Pour les maladies de cœur, on récite l'invocation suivante : « Cœur, rentre à ta place, ne dépasse pas les limites données par la nature. Contente-toi de ta demeure ! ne fais pas le vagabond, je coudrai pour toi un étui multicolore et de toutes les nuances qui peuvent te plaire ; que Dieu exauce mes vœux ! » Si le malade est atteint de dysenterie, on prend la fuite.

On ne donne jamais de vin à un malade ; si on en a bu, on évite d'entrer dans sa chambre. Lorsque quelqu'un vous a soigné, vous devenez membre de sa famille, ce qui me semble une charmante idée. Après la convalescence, la première coupe de cheveux doit vous être faite par votre garde-malade.

Les Géorgiens sont orthodoxes et pratiquent beaucoup de jeûnes : quarante jours avant Pâques, à Noël, aux fêtes de saint Pierre et de saint Paul, à l'Assomption. Ces jours-là, les haricots, les betteraves, le gomi forment la nourriture ; le paysan mange alors, assis sur son lit, un verre et un plat de bois sur la table ; ni couvert, ni assiette, ni serviette, la fille ou la belle-fille de la maison apporte la marmite ; la première cuillerée, nommée part des chiens, leur est donnée. On place ensuite les parts sur la table et on mange avec ses doigts, après avoir fait le signe de la croix.

Les jours de fête, les paysans se nourrissent de chapons, de moutons, de cochons de lait et autres mets plus relevés, avec des sauces à la grenade et aux prunes vertes, toujours acides et juteuses.

On croit encore à l'efficacité des sacrifices : seuls, les hommes de la famille et le prêtre auquel on donne le plat y assistent ; on fait des prières, on brûle de l'encens, les parties inférieures de l'animal sont don-

nées aux femmes. Les holocaustes ont généralement lieu dans la semaine de Pâques, au mois de mai, à la Saint-Michel, à la Saint-Gabriel, à la Saint-Théodore, pour obtenir la protection de Dieu sur les chevaux. On cuit alors avec grand soin les petits pains emblématiques de chevaux et de juments. On remplit de vin un tronc d'arbre creusé devant sa porte, on y jette les pains, puis le chef de famille, un cierge à la main, récite : « Mon Dieu, fais que mes chevaux soient toujours en bon état. » Telle, comme en France, à la Saint-Hubert, et en Bretagne, dans le Finistère, la bénédiction des bœufs.

Lorsqu'on est malade, les parents cherchent la sorcière (Maklutkhé), qui agite quarante-deux bracelets dans un gobelet, et lorsque ceux-ci tombent sur la table, on reconnaît d'après leur dessin la maladie du patient. Si celui-ci est un enfant, elle confesse le père, l'engage à réparer le tort qu'il a fait à autrui, à offrir de rendre ce qu'il doit, cheval, bœuf ou cochon, puis à demander à l'ennemi de bénir le fils. Si le malade guérit, tout va bien; s'il meurt, on s'en prend, non pas à la sorcière, mais au père qui se sera trompé d'ennemi.

On écoute avec effroi les bruits lugubres du dehors. On dit, tout comme en Bretagne, que le revenant annonce la mort d'un des membres de la famille. Alors on prie, on va trouver la sorcière, on offre des sacrifices. Lorsqu'un malade se meurt, on éloigne femmes et enfants, on ne laisse auprès du moribond que son ami préféré pour lui fermer les yeux. Après la mort, la veuve, les enfants, les proches et amis, viennent, s'arrachent les cheveux, parlent, disent : « Comment as-tu quitté la maison, toi qui étais si parfait, la joie, la lumière de l'intérieur », etc. La veuve crie : ttou, ttou, touou. Le veuf dit : vonai, vona, vona, vona ; autre cri pour une mère, autre cri pour une sœur. On lave le corps, on l'habille, on le met dans une bière ouatée, puis commencent les gémissements, les adieux pompeux et déclamatoires : « Ah ! que ne suis-je aveugle pour ne pas te voir en cet état », etc. La nourrice répond : « Mais, non, il n'est pas mort, tout à l'heure il se lèvera » ; et les enfants de répondre : « Non, il ne viendra jamais plus nous habiller dans de si jolis habits (de deuil). »

On pleure, on crie jusqu'à ce que la cloche annonce l'arrivée du prêtre ou de l'évêque, puis on entonne le chœur sans paroles, le Zai, et l'on se met à table. A la fin du jour, le prêtre annonce qu'il est temps de procéder à l'ensevelissement ; on arrache avec peine la veuve et les enfants du corps, et, cierges à la main, on accompagne le cercueil à l'église, puis l'on se rend au cimetière. Rentrée chez elle, la veuve ne mange rien.

On ensevelit les gens les bras croisés, supposant que le premier holocauste leur obtiendra le décroisement, et au bout de huit jours, un samedi, la veuve fait tuer un mouton en sacrifice. Pendant quarante jours, pour l'âme du défunt, la veuve ne mange que du millet bouilli et ne boit que du bouillon de haricots sans sel ; le prêtre lui dit alors de manger, elle met de la viande dans sa bouche, mais ne l'avale pas. Sa demeure est tendue de calicot noir, son lit de paille n'aura que des draps noirs ; elle conserve sa robe marron, crie et gémit matin et soir. Elle ira aux enterrements de ses proches en emportant la ceinture de son mari ; si c'est son nourrisson, elle emportera les vêtements, la coiffure qu'il portait, pour bien montrer qu'elle pleure le mort qu'elle visite, mais que sa douleur est rétrospective, que c'est sa propre perte qu'elle déplore encore. Les agapes ont lieu quelques semaines après, pour ceux qui n'ont pu venir à l'enterrement ; on repleure alors comme au premier jour.

LE CATHOLICOS ET LA STATUE DU ROI SIMBAT D'ARMÉNIE

Après trois ou quatre semaines de larmes, on force la veuve à remanger de la viande. Au bout de deux mois, elle met une robe de calicot noir. Au bout d'un an, on pleure encore. A table, on dresse un mannequin représentant le mort, et l'on finit par danser. Le deuil est ainsi terminé pour la famille, mais pour la veuve il dure trois ou quatre ans.

DUCHESSE DE ROHAN.

Enquête sur le destin de M. JEAN JAURÈS

d'après les Devineresses parisiennes

L'énorme succès de notre consultation sur la destinée de M. Aristide Briand nous pousse à établir la même enquête à propos de son adversaire, M. Jean Jaurès. Remercions, entre autres organes importants qui ont bien voulu nous citer, la plupart longuement, à Paris :

La Libre Parole, le Journal, la Gazette de France, la Volonté Nationale, l'Autorité, les Entretiens Idéalistes, le Voile d'Isis, le Lotus Bleu (Revue théosophique française), l'Initiation, etc.

En province : *le Journal du Loiret, le Journal de Fougères, l'Est républicain, la Presse associée, la Sarthe, le Réveil Blayais, les Plages Charentaises, la Gazette du Midi, l'Echo du Tarn, le Messager de la Marne, le Messager de Liège, l'Echo de l'Est, l'Espérance du Peuple* (Nantes), *l'Avenir Briard*, etc...

LE CIEL DE M. JEAN JAURÈS

QUE SERA SON AVENIR ?

La Destinée prométhéenne de M. Jaurès

Il paraît qu'il est facile de s'incarner en une autre personnalité et d'aller consulter, ainsi déguisée, les modernes gypsies.

Comme les lecteurs pourront en juger, les résultats de l'enquête sur M. Briand ont été justes dans leur ensemble.

Aussi, ai-je tenté de connaître, par la même voie, le sort de son grand ennemi, M. Jaurès.

Voici les résultats de cette enquête :

Mme Albane de Siva

Le sujet, né le 3 septembre 1859, à Castres, aura une vie fertile en événements.

De tempérament sanguin, d'une forte vitalité, il est facilement affecté par les changements de température.

Il est enclin aux maladies du cœur, de la tête et du cerveau.

D'esprit délié, critique et méthodique, d'intelligence subtile, ayant assez de tact et d'empire sur soi-même, il est habile aux choses de la diplomatie.

Se laissant facilement influencer par le milieu, tant dans la vie publique que domestique, nous le verrons sujet aux changements.

Honnête et humanitaire, mais intolérant en religion, il sera dominé par la préoccupation de ramener toutes choses au niveau prosaïque.

Indépendant, son esprit d'opposition le fait ennemi du pouvoir détenu par les autres, mais ambitieux et courageux, il a, quant à lui, l'amour du pouvoir et de l'autorité.

Il s'élèvera dans la vie par ses propres mérites, mais son esprit imaginatif et capricieux restera superficiel.

S'il eût dirigé ses études dans le sens médical, il eût certainement amené un progrès retentissant en médecine.

Les périodes les plus importantes de sa vie sont : 21, 41 et 50 ans. Or, nous voyons que ces dates coïncident avec : sa première élection à la députation, son élévation à la vice-présidence de la Chambre, son entrée au groupe des socialistes unifiés. Après cet âge, nous ne trouvons plus de dates remarquables.

Voici quelques-uns des événements annoncés par le ciel de nativité :

Le sujet est destiné à avoir des responsabilités dans la vie publique.

Il réussit en continuant à travailler pour autrui, comme associé d'une manière quelconque, et non pas en état indépendant. Le profit lui vient de choses obscures et plébéiennes, ainsi que du concours d'amis ayant de bonnes situations.

Il a l'amour de la société.

Il aura des difficultés avec les employeurs.

Populaire, il saura se créer des succès sociaux, mais il gaspille ses facultés mentales, se perd en détails, devient inexact et prolixe.

Ses travaux de législateur lui causeront des ennuis dans la vie publique et son ambition sera déçue par suite de la désapprobation du public.

Des difficultés en résulteront, qui pourront affecter son système nerveux et le mental. Il se livrera à des singularités, à des excentricités.

Il y a danger de souffrir de la fièvre pour cause de trop grande activité.

Nous voyons que la position et la réputation sont menacées ; il est menacé de scandale, de poursuites judiciaires, de mise en accusation, d'emprisonnement, d'exil, voire de mort subite ou publique, le tout résultant directement ou indirectement de l'action même du sujet.

On le voit, la date d'apogée de cette existence est passée.

Chez Mme Dax

Connaissant la timidité de Mme Dax — la cartomancienne — je la priai de me donner une consultation pour une personne absente. Je penserai fortement à cette personne, et je tirerai les cartes de la *main droite*, puisque cette condition est nécessaire lorsqu'on désire que les tarots vous content les secrets d'autrui.

Mme Dax y consentit, et, la pensée profondément fixée sur M. Jaurès, je tirai treize cartes que la devineresse interpréta de cette façon :

« La personne qui nous occupe est un homme blond-roux. Le jeu est bon ; pourtant nombreuses sont les luttes autour de lui. Il y a des obstacles... Il a la force : on croirait qu'elle vient d'en haut... idéal, ou Providence, je ne sais... Je vois comme une association avec un homme beaucoup plus âgé... Il m'apparaît qu'il arrivera à ce qu'il désire, s'il met plus *de modération*, beaucoup de persévérance.

« Autour de lui, je vois deux femmes : l'une lui apporte protection ; l'autre hostilité, difficulté, changement... On voudrait lui faire abandonner ses idées.

« Pourtant, la note générale du jeu est accord, situation élevée ».

Chez Mme Moïna

Ayant toute la beauté d'une jeune Circassienne, Moïna l'Etrangère, qui voit dans le sommeil, veut bien se mettre à ma disposition pour tenter de lire dans l'avenir nébuleux le destin de M. Jean Jaurès.

Et les révélations que me fait la jolie voyante sont plutôt pour me surprendre, en ce qui concerne les intentions politiques du célèbre tribun.

« Je vois, dit Moïna, que M. Jaurès va faire un assez long voyage. Au retour, il sera malade, *très gravement*. Pourtant, il échappera à la mort ; mais il la touchera de près...

« Jaurès se portera pour la Présidence de la République (?!)... Il sera battu... Il aura un rival en la personne de M. Briand.

« Auparavant, il aura eu un grand succès politique ; mais plus tard, il sera trahi par nombre de faux amis.

« Il doit se méfier particulièrement d'un homme qui est près de lui... (?)

« Nombreux ennuis de famille...

« Je vois un enfant, garçon je crois, très sérieusement malade...

« Enfin, l'avenir ne m'apparaît pas très brillant. »

Chez Mme Roch

Mme Roch, médium spirite, se refuse à interroger les « Esprits » sur la destinée de M. Jaurès, mais, comme

pour M. Briand, elle veut bien tirer les cartes et les épingles en l'honneur du célèbre socialiste.

Et voici ce que Mme Roch me confie :

« M. Jaurès m'apparaît comme un homme très sincère, bienveillant pour ceux qui l'approchent, simple et un peu négligé même dans sa mise. Envers ses ennemis, il est astucieux et malin.

« Je vois, chez lui, de grandes inquiétudes au sujet de la santé d'un enfant, fille ou garçon, je ne peux préciser.

« Cette préoccupation va prochainement dominer toutes les autres.

« Je vois encore *chagrin* causé par l'éloignement d'un autre enfant.

« Enfin, au point de vue familial, les cartes ne m'annoncent pas bonheur parfait.

« Au point de vue politique, je vois succès, triomphe, entre deux défaites.

« Pourtant, je crois à une victoire progressive, lente, mais sûre.

« Ceci est éloigné, mais M. Jaurès ayant acquis des idées plus modérées, aura la joie de les voir triompher. »

Chez Mme de Mozard

Un peu souffrante, la jeune femme se refuse tout d'abord à me prêter sa lucidité pour savoir l'avenir de M. Jaurès.

— Je suis fatiguée ; je ne verrais pas bien, me dit-elle.

J'insiste, la félicitant de ses prédictions sur M. Briand, prédictions faites *avant qu'il ne soit question de la grève des chemins de fer*, et qui se trouvent si bien réalisées.

« *A la rentrée des Chambres, je vois des discussions très orageuses ; le ministère sera très violemment attaqué, mais il résistera.*

« *Je vois encore un complot, peut-être même un attentat anarchiste, dirigé par les syndicats ouvriers contre M. Briand, mais il n'aura pas de graves conséquences.* »

Satisfaite, Mme de Mozard cherche à contenter ma curiosité :

— Ce révolutionnaire, dit-elle, n'arrivera jamais au pouvoir ; même il ne verra jamais (heureusement pour la France) l'adoption générale de ses idées.

« Je vois beaucoup de choses néfastes autour de lui, aussi bien au point de vue politique que familial.

Chez Mme Mira

L'aimable médium-sculpteur veut bien, à l'aide des cartes, interroger le destin sur M. Jaurès.

— C'est un homme absolument convaincu, me dit-elle. Nullement arriviste. Jamais il n'acceptera un poste dans le gouvernement.

« Ce qu'il veut, c'est le triomphe de son idéal, qu'il croit être le bonheur universel. Il peut se tromper, mais c'est un sincère.

« Je crois qu'il verra la réalisation d'un peu de cet idéal ; dans un avenir assez prochain, il sera fait droit à une partie des revendications ouvrières ; mais j'ai grand' peur qu'auparavant il y ait encore bien des excès de commis, qui apporteraient un retard à cette réalisation. Pourtant l'avenir apportera *sûrement* amélioration au sort des travailleurs et des misérables.

« Les idées de M. Jaurès lui causent bien des ennuis tant au point de vue politique qu'au point de vue familial ; mais malgré l'hostilité qui l'entoure, il demeurera *intransigeant*.

« Je crois que M. Jaurès mourra de mort subite. »

(Prédiction d'Apollonius et de Mme Henry.)

Chez Mme Marceau

Très occupée par de nombreuses clientes qui attendent avec impatience leur tour de consultation, l'intéressante chiromancienne-cartomancienne, qui, malheureusement, n'a pu étudier la main de M. Jaurès, me dit en hâte :

« D'après le Tarot des Mages, voici ce que je vois :

« Au point de vue ambition : satisfaction, réussite, malgré les jalousies très grandes autour de lui.

« De nouveau, grand débat à la Chambre. Le *Char du triomphe* annonce victoire.

« M. Jaurès est signé de Mercure et du Soleil. La réunion de ces deux planètes lui donne une intelligence supérieure ; une éloquence entraînante. Enfin, je crois qu'avec un peu plus de modération et beaucoup de persévérance, il arrivera à imposer une partie de son idéal.

« C'est un sincère et un convaincu. »

Chez Apollonius

Onomancien et graphologue distingué, voici ce qu'en substance Apollonius a pu me dire du nouveau :

Peu violent dans son intérieur, Jaurès sait se faire aimer de ceux qui l'approchent. Ses facultés oratoires développées par un travail personnel, assidu et acharné, ont besoin du coup de fouet de l'action pour s'épanouir librement. Au fond, *très modeste*, ayant horreur de l'ostentation.

« Bonne constitution, pourtant défaillante à cause du lymphatisme du tempérament.

« Ferait plutôt un *pêcheur* qu'un *chasseur*.

« On a écrit qu'il lui était indispensable de se dépenser sans cesse physiquement ; c'est une erreur produite par l'apparence du tempérament où le sanguin paraît dominer, mais où, réellement domine le lymphatique.

« *Mourra brusquement d'une mort douce.* »

Chez Mme Kaville

Voici, d'après l'intéressante cartomancienne, l'explication du *jeu* de M. Jaurès :

« Le tribun sort dans ses cartes sous les traits d'*Anubis*, ce qui signifie homme d'une intelligence remarquable, très diplomate.

« Astucieux pour arriver au but. (*Ulysse se déguise en marchand pour surprendre Achille à la cour de Lycomède.*)

« Quant à la situation, elle est à son apogée.

« Une brouille se produira avec un homme politique ; il en résultera soit un duel, soit une vengeance de son ennemi. (*Achille traînant le corps d'Hector autour des murs de Troie.*)

« Par la suite, mort violente de son ennemi. (*Chiron tombe blessé d'une flèche.*)

« Grand tourment au sujet de la maladie d'un enfant, peut-être opération. (*Les os de Pélope.*) » (Voir la prédiction de Mme Roch.)

Chez Mme Henry

La sorcière du Mont Venthoux, renonçant à sa prophétique chandelle, sort son vieux jeu de tarots, et m'en fait tirer treize. Elle les étale en demi-cercle sur la table, et tandis que son chat Pigallo semble les magnétiser de ses immenses yeux verts, la voyante explique :

« Jamais les idées de M. Jaurès ne triompheront. Je vois de grands orages autour des deux rivaux.

« Deuil d'un homme âgé, de sa famille, dans le courant de l'année prochaine.

« Santé précaire d'un enfant. (*Prédiction de Mmes Roch et Kaville*).

« M. Jaurès me semble menacé, dans un avenir assez éloigné, de mort subite, par congestion. (*Prédiction d'Apollonius*.)

Chez Mme Derégnancourt

Le très intéressant médium écrivain me fait remarquer que dans les prédictions qu'elle me donna sur M. Briand, l'une d'elles s'est tout à fait réalisée, si on remarque qu'à cause des exigences de l'impression de la revue, ces prédictions m'ont été faites vers le 20 octobre, alors qu'il n'était nullement question de la grève des chemins de fer.

« *Rudes difficultés du côté des maîtres de la grève. Il défendra énergiquement, sans faiblesse, la liberté du travail.* »

Voici le nouveau message rédigé par les Esprits le 31 octobre (!) et concernant M. Jaurès. Je garde le style quelque peu bizarre :

« Jaurès a foi en un avenir de socialisme général, mais il succombera sous l'adversaire qu'il combat.

« Il a mauvais appui dans les socialistes communards qui seront soumis successivement à des chefs plus surexcités encore.

« Prochaine défaite sérieuse qui surprendra.

« Il finira sa carrière sans réel succès.

« Il n'est pas destiné à finir dans les sphères gouvernementales.

« Il est trop exagéré.

« *Soins à recevoir dans maison de santé.* »

Chez Mme Dème

Cette voyante, n'ayant eu aucune vision spontanée à propos de M. Jaurès, a recours au jeu des épingles pour voir les clichés qui entourent le célèbre orateur.

« Jaurès me semble, dit-elle, déçu et mécontent.

« Il entreprendra un grand voyage de propagande, mais ce voyage sera retardé par une maladie grave.

« Il reviendra triomphant.

« Dans six mois, à peu près, je vois pour lui un heureux changement.

« Il sera placé plus haut qu'il n'est actuellement.

« Mais le succès sera court ; car, un peu plus tard, je le vois *plus hué qu'applaudi*.

« Autour de lui, une femme lui porte malheur (?) »

Chez Mlle Edmée

La jeune voyante s'occupe si peu de politique qu'elle ne sait même pas ce qu'est M. Jaurès. Aussi, son embarras est-il extrême... Heureusement que les Esprits familiers sont là !

Par l'intermédiaire du oui-ja, voici ce qu'ils répondent à ma question :

« Jaurès deviendra quelqu'un de très *marquant*, peut-être ministre (!) Il triomphera de ses adveasaires *d'ici un an*.

« Jaurès a un ennemi politique qu'il tentera d'abattre. Il finira par triompher. »

Chez Mme Ary

Opérant toujours suivant les mêmes règles cartologiques, *la Sorcière d'Amour* veut bien me traduire ainsi le destin de M. Jaurès :

« M. Jaurès aura, dans le présent, une sorte de victoire incomplète (*cette prédiction faite le 31 octobre paraît s'être réalisée par la démission du ministère Briand, alors inconnue de tous*), mais il y a arrêt.

« Rien à son avantage comme changement présent. L'avenir s'annonce meilleur. Une heureuse étoile luira sur sa route, et je vois pour lui le triomphe, mais dans des temps assez éloignés... Beaucoup de choses se passeront auparavant, en face desquelles il demeurera impuissant.

« Du côté famille, mélange de peines et de joies ; rien de saillant.

« Une mort lui apportera avantage. »

Je termine cette enquête le 4 novembre au soir. Les événements à partir de cette date font donc déjà partie de l'avenir de M. Jaurès.

Mme Louis MAUREGY.

NOS CHRONIQUES

Les génies des quatre éléments

Les Anciens, les Romains comme les Grecs, avaient, vous le savez, peuplé les quatre éléments de toutes sortes de dieux, de demi-dieux et de génies. A la venue du Christianisme, la religion nous montra un Dieu unique, et, entre Dieu et l'homme, tout en haut, la hiérarchie des anges ; tout en bas, la tourbe des anges déchus, des démons. Rien de plus poétique et de plus beau que la croyance à cet ange gardien qui veille sur chacun de nous et le protège contre le démon qui rôde. Du démon lui-même, la poésie a tiré, de bonne heure, un parti considérable, et la poésie des vieux conteurs de légendes et des vieux auteurs des *Mystères* a fini, vous le savez, par aboutir à ce chef-d'œuvre : le *Faust* de Gœthe. Mais les bons et les mauvais anges se tiennent, en quelque sorte, dans les régions du monde moral, et voici que, au moyen âge, l'imagination populaire, restée toujours un peu païenne, se plut à repeupler le monde sensible lui-même, les forêts et les eaux, les airs et les ténèbres souterraines, où étaient les dryades, les sylvains, les tritons, les naïades et les cabires, elle mit les ondins et les ondines, les farfadets et les lutins, les salamandres, les kobolds, les korrigans, les gnomes, enfin tout le ballet aérien des fées, celles qui remplissent nos romans de chevalerie, celles à qui était dédié l'arbre sous lequel Jeanne, à Domremy, écoutait ses voix, celles dont le dernier sourire se penche, au temps du bon Perrault, sur le berceau de Peau-d'Ane, de Cendrillon et de la Belle au Bois Dormant, après avoir enchanté de leur malice ou de leur grâce les poèmes de Boïardo et de l'Arioste, de Spencer et de Shakespeare. Parlons, tout au moins, des fées shakespeariennes.

AU PAYS DES SYLPHES

(Cliché du *Journal de l'Université des Annales*)

Pour évoquer les démons, il fallait avoir recours à une sorte de magie : la magie noire, dont, très justement, l'Eglise condamnait les abominables pratiques ; pour entrer en rapport avec les fées, il suffisait de la magie blanche, qui, dans nos claires contrées d'Italie ou de France, ne passa jamais pour damnable. Il n'en était pas de même en tous pays, et particulièrement en Angleterre.

où on inclina vite à voir, dans les êtres féeriques, de véritables démons déguisés.

Mais voici que les fées, leur reine et tous les génies de sa Cour, ainsi accusés d'être démons, vont être vengés de cette calomnie Par qui ? Par Shakespeare. Oui, mesdemoiselles, rappelez-vous, dans l'île de la *Tempête*, au service du bon enchanteur Prospero, le gentil et harmonieux Ariel, esprit de l'air, attirant, par une chanson lointaine, le jeune Ferdinand, naufragé, vers la belle Miranda, fille d'un ennemi de son père ; puis, au dernier acte, le chœur invisible des esprits ramenant à la



LE ROI DES AULNES
(Cliché du *Journal de l'Université des Annales*)

douceur, à la bonté, au pardon, à la lumière, tous les personnages enfermés par Prospero dans le cercle magique.

Rappelez-vous le *Songe d'une Nuit d'Eté* : Obéron, roi des génies, se querellant avec Titania, reine des fées ; puis, tous les délicieux génies de sa Cour ; Robin-Bon-Enfant, Fleur-des-Pois, Grains-de-Moutarde, et tous ceux qui sont chargés de tuer les vers dans le bouton de la rose, de détruire les champignons vénéneux, de faire la guerre aux chauves-souris, aux noirs escarbots, aux araignées filandières ! Et non seulement ils sont les gardiens charmants de la nature, mais ils réconcilient entre eux les hommes et les femmes, Héléna avec Lysandre, Hermione avec Démétrius ... Eux, des démons ! Non, cent fois, en dépit de toute la jurisprudence !

« Nous, dit Obéron, nous ne sommes pas de ceux qui s'exilent de la lumière et qui épousent à jamais la nuit au front noir. Nous sommes des esprits d'un autre ordre. Moi qui vous parle, j'ai fait bien souvent des parties avec l'amant de la matinée, et, comme un forestier, je puis marcher dans les halliers jusqu'à ce que la porte de l'Orient, toute flamboyante, s'ouvrant sur Neptune avec de splendides rayons, change en or jaune le sel vert de ses eaux ! » AUGUSTE DORCHAIN.

REPORTAGE DANS UN FAUTEUIL

L'Inventeur de la houille

Nous n'irons plus au bois : tous les bancs sont mouillés.
Crois-moi, c'est bien fini jusqu'à l'année prochaine...

La douce cantilène de Lafforgue revenait à la mémoire devant les ciels trempés de pluie de ces jours derniers. Maintenant les plus enragés villégiaturistes sont rentrés. Paris a repris sa vivante physionomie d'hiver. Les affiches lumineuses des théâtres resplendissent ; le marchand de marrons, casquetté de fourrures, est à son poste au coin du trottoir, la marchande de fleurs pousse sa petite voiture parfumée, et dans nos foyers la flamme toute neuve, la joyeuse flamme s'élance.

Adieu les fantômes d'été ; Titania et ses sœurs ne dansent plus sur l'herbe humide. Les fantômes d'hiver, les fils de la flamme, salamandres, lutins, frères de celui d'Argaïl, les remplacent, et même le grossier charbon qui rougeoie dans la grille chez les gens peu fortunés a sa légende.

Vers le milieu du XIe siècle, dans un castel délabré de la Meuse, vivait pauvrement un beau jeune gentilhomme nommé Tiel, petit-fils du dernier comte de Huy. Ce seigneur, fort pieux, avait légué tous ses biens à Monseigneur l'évêque de Liége, en sorte que son dernier descendant, trop pauvre pour se produire honorablement à la cour, prit le parti de vivre dans sa vieille tour, sur sa maigre terre, du produit de sa chasse et de sa pêche. Il était, du reste, fort aimé de ses voisins les pêcheurs, qui honoraient son ancien lignage, sa prud'homie et sa belle humeur, sans parler de sa bonne mine ; toutes les filles du village rougissaient à son passage, et, après une vive œillade, baissaient modestement les yeux, mais Tiel était aussi farouche que le chaste Hippolyte,

Au front que n'agita nul penser défendu (1).

Un soir qu'il rentrait après une fatigante journée

(1) Jules Bois, *Hippolyte couronné.*

de chasse, et qu'il s'était un peu égaré dans les bois de Plénarvaux, Tiel vit avec joie briller à la lisière du bois une lumière très vive. Il se dirigea de ce côté, pensant demander l'hospitalité à la maison dont les fenêtres brillaient ainsi. Mais ce n'était pas d'une maison que venait cette lumière : elle s'échappait d'une grotte taillée dans le roc, et le jeune gentilhomme, s'approchant avec précaution, vit qu'elle était produite par un bon feu flamblant et pétillant. Mais, chose bien singulière, on ne voyait dans le foyer ni bois, ni tourbe, ni paille, seulement un tas de matière noirâtre, de quoi la flamme s'alimentait. « Il doit y avoir là quelque magie ! » se dit Tiel. (Car nul ne connaissait encore l'usage du charbon de terre.)

L'aspect des deux personnes qui se chauffaient à ce feu surprenant était bien de nature à confirmer un tel soupçon. C'étaient un vieillard et une jeune fille ; le vieillard, à peine haut de trois pieds avec une grosse tête à cheveux gris enfoncée dans les épaules, avait tout à fait l'air d'un de ces gnômes qui gardent les mines et qu'on appela nains, kobolds, trolls, petits hommes, *homunciones* ; la jeune fille, grande au contraire, svelte et blonde, était si radieusement belle que Tiel en resta immobile, tout émerveillé. Sans doute avait-il fait quelque bruit en s'approchant, car les regards du nain et de la jeune fille étaient tournés vers l'entrée de la grotte. Les beaux yeux de la jeune fille, pleins de douceur et d'innocence, rencontrèrent ceux du jeune homme. Mais à ce moment le gnôme, avec un froncement de son œil redoutable, se leva et marcha vers le seuil de la caverne. Tiel prit peur et s'enfuit dans les bois. Quand il s'arrêta, haletant, il se retourna, il ne vit plus rien. En vain chercha-t-il jusqu'au jour la lumière, la grotte et ses hôtes merveilleux.

Pendant toute une année, en vain le pauvre Tiel chercha la grotte ; en vain il interrogea les bûcherons et les vieilles femmes qui glanaient le bois mort. Certains avaient bien vu des lumières dans la forêt de Plénarvaux, entendu des voix et des chants, distingué des ombres ; mais prenant tout cela pour diablerie de lutins, bûcherons et vieilles femmes s'étaient empressés de fuir.

Enfin Tiel s'avisa de faire une neuvaine à Monseigneur saint Lambert pour retrouver son inconnue. Et de la sorte, s'il y avait quelque diablerie sous roche, l'intervention du bienheureux prélat arrangerait tout.

Le dernier jour de la neuvaine, notre ami se dirigea tremblant vers les bois de Plénarvaux. Il faut dire qu'à la suite des guerres la plus grande partie de ces bois avaient été brûlés, ce qui causait une grande désolation sur les bords de la Meuse. Pour combattre l'hiver, qui s'annonçait rude, on allait chercher du bois jusque dans la forêt des Ardennes.

Avec un indicible frémissement de cœur, Tiel reconnut la lueur vive s'élevant de la caverne. Il accourut : le vieux nain et la blonde fille étaient assis devant le feu au noir combustible, que le gnôme attisait avec un crochet de fer. Ils chantaient en vieux wallon une chanson bizarre dont voici le premier couplet.

Avec ardeur vous cherchez la fortune,
Disait la Terre aux manants du bassin,
Mais cherchez mieux, car son poids m'importune,
Cherchez toujours, car elle est dans mon sein.
Pour vous je me dépouille,
De mes feux les plus chers ;
Tirez, tirez la houille :
Réchauffez l'univers (1).

Mais soudain la jeune fille tourna la tête et son gracieux visage rougit de pudeur. Le nain se leva en fronçant les sourcils, son tisonnier à la main. Tiel était debout au seuil de la grotte.

— Bon vieillard, dit-il d'une voix émue, noble damoiselle, permettez-moi de m'asseoir à votre foyer.

— Voilà donc le jour venu ! s'écria le nain... Mais entre, si tu es notre ami.

— Votre ami ! dit le jeune homme. Ah ! certes... Tellement votre ami que depuis un an je ne pense qu'à vous retrouver.

— Mon père, dit la jeune fille dont la rougeur s'accentuait, c'est ce gentilhomme qui vint, l'an dernier à pareil jour, jusqu'à notre grotte.

— Le doux visage de votre fille ne s'est plus effacé de mes yeux... Je suis pauvre mais de bonne race et plein de courage, et je mourrai si vous ne m'accordez sa main.

L'œil perçant du nain interrogeait tour à tour le visage ému du jeune homme et celui de l'enfant où se peignaient la joie et la confusion.

— Prends sa main, dit-il enfin. Il est juste que cette enfant revienne au monde des hommes auquel appartenait sa mère. Je m'y attendais. (La facilité du nain vous paraîtra peut-être extraordinaire ; mais de tous temps les gnomes furent flattés de s'allier aux hommes ; et peut-être le nain trouvait-il en outre que la garde d'une jeune fille est une lourde charge pour un vieux gnôme.)

Eperdu de joie, Tiel déclina ses noms et qualités :

— Je suis le petit-fils du comte de Huy, mais si peu fortuné que mon château tombe en ruine.

(1) Les autres couplets sont trop mauvais pour être cités, ce qui ne fait pas honneur au bon Collin de Plancy, leur traducteur.

— La fortune ! s'écria le nain, là voilà.

Il prit dans le feu et montra à Tiel un morceau de houille.

— Voilà qui fera non seulement ta fortune mais celle de ce pays tout entier. Quand la civilisation aura détruit ces cités d'arbres que sont les forêts, c'est avec cela que se chaufferont les cités des hommes... Et qu'elles s'éclaireront.

Il mit dans un alambic un morceau de houille enflammé, l'arrosa d'un peu d'eau, se livra à diverses manigances, et soudain un gaz flamba au bout d'un chalumeau. Une belle flamme bleue éclaira la grotte.

— Venez! dit le nain.

Il se mit en marche, portant la torche enflammée. Tiel et la belle Florine le suivirent. Ils arrivèrent au bord de la Meuse et entrèrent dans une barque, où quatre gnômes vigoureux se mirent à ramer. La barque s'arrêta à un point du rivage où la terre était tachetée de grès noir. Les quatre gnômes commencèrent à piocher avec une force surhumaine ; bientôt la mine de houille s'ouvrit devant eux.

— Voici le trésor de la terre, dit le nain. Il vous enrichira comme je l'ai promis, mais prenez garde que tant que les hommes resteront cupides et méchants ils rencontreront dans la mine un démon terrible, le Grisou.

Sur quoi, et après avoir embrassé sa fille qui pleurait, le vieux gnôme disparut suivi de ses acolytes.

Tiel épousa la belle Florine et mit des ouvriers dans la mine. Il devint fort riche ; on ne l'appelait plus que Tiel le Houilleur.

Comme le grisou fait toujours de terribles ravages dans les mines, on peut croire que les hommes sont encore cupides et méchants. Il y a même d'autres raisons de le croire...

GEORGE MALET.

La définitive exécution d'un charlatan

Dans plusieurs de nos précédents numéros, nous avons parlé comme il convient de ce charlatan qui, après avoir fait tant de dupes et avoir été expulsé de divers milieux, tente fortune aujourd'hui encore.

Le devoir de l'*Echo* est d'encourager les chercheurs sincères et d'être indulgent quand les erreurs partent de bonnes intentions ; mais tous les étudiants des sciences métapsychiques doivent être impitoyables pour ceux qui spéculent sur leurs impostures et tentent ainsi de porter par le discrédit un coup mortel à des travaux qui honorent l'humanité.

Voici d'abord les faits tels que les rapporte M. Edouard Helsey dans le *Journal* du mois passé :

Le docteur comte de Sarak débuta par une conférence qu'il prononça comme une homélie passionnée. Immobile dans une tunique brodée d'étranges guipures, hiératique sous son surplis très blanc, dominateur malgré sa petite taille, il prononça sur l'assistance impressionnée des regards insistants et troubles. Sa brune main épiscopalement baguée jouait dignement dans sa ceinture d'azur. Son visage osseux, marqué de sillons obscurs, imposait confiance, et son éloquence hypnotique remuait chez les auditeurs un vague fond de crédulité et d'espérance superstitieuse.

Hélas ! il est plus aisé de convaincre que de prouver. Les miracles du comte de Sarak sont beaucoup moins définitifs que les sorcelleries de Robert Houdin. Il lui fallut d'immenses efforts pour emplir de quelques poissons rouges — dont un mort — le bocal qu'il avait caché sur ses genoux, sous un commode et large drap. Quant au blé qui devait lever au seul commandement de sa volonté, il fit plus que de germer, il se multiplia. Des sceptiques tenaces retrouvèrent dans l'humus où on les avait déposés quinze grains de blé intacts, près de quinze germes qu'en retira le thaumaturge. Ce fut le signal d'une discussion très vive qui faillit tourner au tragique. Le fakir exalté, comme une pythonisse, brandissait ses doigts ésotériques et ne parlait rien moins que de « déconcentrer » les incrédules et de les jeter sans pitié dans une catalepsie vengeresse. Si on ne l'avait retenu, il allait déchaîner des cataclysmes. Et, pour prouver l'étendue de son pouvoir, il saisit furieusement une botte de foin sacré qu'il fit flamber comme un damné dans une cuve d'eau démonstrative.

Je crois que nous l'avons échappé belle !

... Et puis, on fit une petite quête.....

Quelques jours après M. Edouard Helsey écrivait encore :

J'ai revu dans ses exercices ésotériques le docteur comte de Sarak, mage, fakir et thaumaturge.

Décidé à jeter des torrents de lumière sur l'obscur blasphémateur que je fus, il m'avait convié à une sorte de tenue rituelle, dans un appartement privé d'où l'on avait écarté les profanes.

Il y avait là cinq ou six hommes et une quinzaine de femmes qui se réunissent régulièrement pour marcher de conserve dans la voie de la perfection.

M. de Sarak leur lit les livres saints de l'Inde et s'amuse à faire des miracles. Un petit nœud de ruban qu'ils portent à la boutonnière consacre les disciples, mais leurs maîtres sont harnachés d'étoles et de cordons mystiques. M. de Sarak, quant à lui, revêt d'un surplis blanc sa dignité sacerdotale.

Ces pieuses gens ouvrent leur office par des invocations hindoues, puis ils se taisent, comme à l'église, et s'ils ont à s'interpeller, ils se saluent du titre de « respectable frère » ou de « respectable sœur ». C'est très « 1848 ».

M. de Sarak a tenté de me convaincre. Renonçant à me « déconcentrer », comme il m'en avait menacé, si j'ai bien compris, il a voulu me déconcerter et il m'a fait participer à un tour assez réussi.

Il avait pris le médaillon d'une dame. Sous mes yeux il l'enveloppa — pas la dame, le médaillon — dans un petit cornet de papier, sous prétexte de faire « le cône ». Ayant commandé qu'on éteignît la lumière, il me pria, ainsi que les témoins de la scène, de me retirer dans un coin de la pièce afin de garder jalousement les issues, et il signala à mon attention un appareil photographique qui devait servir à prendre une vue ésotérique de la matière désintégrée. Il m'en confia même le maniement.

Cependant, lui-même restait debout devant la table qui portait le précieux cornet. Après un instant, il s'en écarta, mit une main dans une poche, et fit poser sur l'objet à désintégrer une cloche de cristal.

Il se munit alors d'une aumônière bleue, livra ses poignets à quelques zélateurs et aussi à une zélatrice, et commença d'impressionnants salamalecs, accompagnés de clameurs et de spasmes. Ce fut l'affaire d'un quart d'heure. On retrouva le médaillon dans l'aumônière, tandis que le mage épuisé geignait : « La lumière ! rendez la lumière ! » Et comme aucun de nous ne trouvait le commutateur, il ajouta : « La poire ! la poire ! cherchez donc la poire électrique. »

Voilà l'impartial et minutieux récit de ce que m'a fait voir M. de Sarak. Afin d'achever ma conversion, il m'a remis deux volumes vaguement brahmanistes, ornés de vignettes pittoresques, et il a voulu me faire boire une tasse de thé.

Moi qui me méfie des philtres et des envoûtements, j'ai refusé cet inquiétant breuvage. Qu'est-ce qu'un pareil homme peut cacher de fluide dans une tasse d'eau chaude ? On ne sait pas. Et puis il était tard et je n'avais pas soif.

Pour être tout à fait complet, j'ajouterai encore que M. de Sarak m'exempta d'une quête qui produisit 28 fr. 50 au bénéfice d'un orphelinat de Bénarès. Je dirai aussi que, dans une conférence ésotérico-scientifique, M. le docteur Morisse nous avait cité du Tite-Live, du Pline, et un peu de Quinte-Curce, et je me garderai de conclure. Ces expériences convainquent certaines gens, il ne faut contrarier personne.

Pour conclure, nous citons un « entrefilet » paru dans *les Annales des Sciences psychiques* et où M. César de Vesme dit son fait sans ambage à cet aventurier. Nous pensons que tous nos confrères de la presse spiritualiste se joindront à lui et à nous pour exécuter définitivement ce funèbre farceur. Ce sont eux-mêmes, les croyants et les critiques consciencieux, qui doivent faire la police pour ces sortes de palinodies dangereuses et d'une cynique mauvaise foi :

Le « comte de Sarak » nous est revenu !

« Le signor Alberto Santini-Sgaluppi, qui se dit en même temps Hindou et « comte de Sarak », après plus d'un an d'absence, passé surtout sur la Côte d'Azur, nous est revenu et a donné, le soir du 6 octobre, à l'Hôtel Continental de Paris, une séance par laquelle il va inaugurer sans doute sa nouvelle série d'escroqueries. Il fit jaillir des étincelles et des vapeurs dans laquelle il avait « projeté du fluide vital »; puis il joua le fameux tour de la croissance instantanée du blé ; enfin, il lut, joua aux dominos, fit un tableau avec les yeux bandés. Ces tours sont à peu près les mêmes que « l'Inspecteur Général du Suprême Conseil de l'Orient » nous avait servis dans la séance dont nous avons parlé en notre numéro d'octobre 1907 : nous nous dispenserons donc d'en donner ici une nouvelle description, mais nous y reviendrons probablement dans un prochain numéro.

« Nous remarquerons plutôt que, dans le discours qu'il fit au début de la séance, *cet aventurier, condamné huit fois pour escroquerie, dénoncé à plusieurs reprises comme escroc et imposteur par le Conseil de la Société Théosophique* et dont nous avons rapporté, en notre livraison du 16 février 1908, les gestes cosmopolites, se proclama un être désintéressé, « n'ayant travaillé que pour une chose sainte ». *Nous avons eu la consolation d'entendre par la comtesse de Pillet-Will (Charles d'Orino), peu de temps avant sa mort, des paroles de feu contre cet escroc vil, qu'elle avait longtemps fait l'objet de largesses royales, mais dont elle avait enfin reconnu le caractère cupide, et même les fraudes médiumniques.*

« Voilà que cet homme, qui a toujours refusé de soumettre ses prétendues facultés à l'examen d'une Commission compétente — et pour cause ! — vient de recommencer à Paris la série de ses farces, si funestes pour la bourse de ses fidèles et pour la respectabilité des études dont nous nous occupons ».

On ne saurait mieux *dire*.

De même, notre confrère la *Revue du psychisme expérimental*, vient d'exécuter comme il convient ce charlatan.

VERAX

UN NAVIRE AIMANTÉ

Nous trouvons dans le *Bulletin mensuel du Cercle des machinistes de mer* la relation d'un curieux événement qui est arrivé au vapeur *Trafalgar*, capitaine Davies, et qui se trouve en ce moment à Falmouth :

« Pendant un voyage de Port-Talbo à Bastia, le vapeur eut à lutter contre d'épouvantables tempêtes de neige. Près du « Wolf Rock », l'équipage entendit tout à coup une explosion. Une flamme bleue enveloppa le navire, dont le revêtement, ainsi que les accessoires en fer ou en acier, se mit à briller comme s'il était imprégné de phosphore. Le capitaine Davies, qui se trouvait sur le point de commandement, vit une boule de feu qui disparut bruyamment dans les flots, en faisant jaillir une trombe d'eau. La chambre des machines se trouvait éclairée par des milliers d'étincelles, et le troisième officier, qui tenait une barre de fer, fut violemment projeté sur le sol Depuis ce moment, tous les compas furent faussés, et ce fut avec des peines inouïes que le capitaine parvint à entrer à Falmouth. Des experts constatèrent que le navire était aimanté. On espère pouvoir le désaimanter lentement, mais, en attendant, il n'est plus bon à rien ».

ÉTUDES CRITIQUES
SUR LES
PROPHÉTIES MODERNES
Les compilateurs de prophéties depuis 1870

III. L'ABBÉ CURICQUE. — IV. M. CHAUFFARD. — V. CONCLUSION.

III. Un prêtre du diocèse de Metz, l'abbé Curicque, publia, pendant la guerre de 1870, un petit volume in-18 sur les prophéties modernes ; il le remania et fit ensuite imprimer : *Voix prophétiques, ou signes, apparitions et prédictions modernes touchant les grands événements de la chrétienté au* XIXe *siècle et vers l'approche de la fin des temps* (1). L'abbé Curicque, membre de plusieurs sociétés savantes, avait de l'esprit critique : il obtint pour son ouvrage l'approbation de cinq prélats. Cet honneur était mérité, car l'auteur avait multiplié les démarches et fait de fortes dépenses pour se procurer des ouvrages très rares, des documents précieux qui sont de grande valeur pour l'histoire de la mystique du siècle dernier. Le premier tome est consacré aux apparitions du Christ, de la Vierge Marie et des saints, ainsi qu'aux principales stigmatisées du XIXe siècle, et à divers signes prophétiques. Le second renferme des prophéties privées. Nous répétons qu'il faut écarter la prétendue prophétie de saint Césaire d'Arles ; nous constatons que celle de saint Remi est postérieure à son temps de plusieurs siècles, et qu'il reste encore à rechercher le texte original et complet des prophéties du P. Nectou, d'Hélène Wallraff, d'Elisabeth Canori-Mora, du curé d'Ars, de l'abbé Mattay (comme l'auteur le reconnaît), de Mère Alphonse-Maria, de saint Labre ; en outre, sachons reconnaître que les prophéties de Notre-Dame des Gardes, de Belley, et de Marie des Terreaux ont été, comme je l'ai déjà écrit, falsifiées par des partisans du faux dauphin Richemont (2).

L'abbé Curicque n'a pas résumé les conclusions des ouvrages de l'abbé Torné. Il est regrettable qu'un livre écrit en français sur les prophéties ne dise rien de notre prophète national et de son « traducteur prédit ». C'est la plus grave lacune d'un ouvrage qui ne pouvait pas en être exempt. Mais il reste infiniment au-dessus des compilations éditées sans choix depuis 1870 ; et c'est une œuvre d'édification dont la lecture peut être recommandée.

L'auteur était tout désigné pour refaire l'insuffisant *Dictionnaire des prophéties et des miracles*, de l'abbé Lecanu ; mais le temps lui manqua pour l'entreprendre, ainsi que pour rectifier les rares erreurs de son ouvrage si recommandable (3). Nous lui devons la vulgarisation de plusieurs textes inédits : ceux du P. Mancinelli, du P. Calliste, d'un voyant espagnol, d'une jeune ouvrière de la campagne (Marie R..), du F. Antoine, de sœur Imelda du Saint-Sacrement, de Madeleine, la voyante de la Vendée.

Aux écrivains d'aujourd'hui de trouver les noms qu'il a dû cacher et de faire suivre ces documents de bons commentaires. Ils devront s'inspirer de son exemple, en évitant de reproduire les compilations de Pirus, Zirus, Paréus, insérées dans *L'Oracle pour 1840* de Dujardin, et les soi-disant prophéties de lady Santhope, de Mlle Lenormand, ainsi que la chanson turgetine, que contient le *Recueil des prophéties* publié en 1840, réimprimé en 1848 et 1860.

IV. Un autre commentateur, M. Anatole Chauffard, ancien magistrat, né à Avignon le 3 avril 1827, traducteur du *Traité de la procédure criminelle en Angleterre*, par Wittermaier, de l'*Encyclopédie juridique* d'Ahrens, et de l'*Histoire de la philosophie du droit*, par Frédéric-Jules Stahl, a publié en 1886, chez Thorin, *Prophéties anciennes et modernes ou considérations historiques et philosophiques sur la France et son prochain relèvement : concordance générale de ces prophéties avec les oracles sacrés et les révélations de la Sainte Vierge*. Sans mettre au jour des prophéties inédites, il y donna d'excellents commentaires sur l'*Apocalypse*, les prophéties de saint Malachie, d'Orval, d'Olivarius, de saint François de Paule. Du grand monarque, il écrivit : « ... Vu l'âge qu'il aura à son avénement au trône, il est déjà né et il s'appellera Henri ». Il calcula, d'après la prophétie de saint François de Paule, que son avénement ne pouvait guère être antérieur à 1910 (1). Il sut faire ressortir aussi la concordance des prophéties particulières pour chaque pays avec celles d'Olivarius et d'Orval et les révélations apocalyptiques. Tout au plus pourrait-on lui reprocher d'avoir reproduit, d'après *L'Oracle pour 1840*, par Dujardin (*l'abbé Jammes*), la pseudo-prophétie de Werdin, le texte français de Jérôme Botin (sans le texte latin original), la tradition prophétique attribuée à saint Augustin, et la compilation de Michel Pirus.

Collaborateur des *Annales du Surnaturel* d'Adrien Peladan, et des *Nouvelles Annales de philosophie catholique*, M. Chauffard publia encore : *L'Apocalypse et son interprétation historique* (1887, 2 vol. in-12) ; *Les grands avertissements de l'Apocalypse* (Avignon, Seguin, 1888, in-12) ; *Les sept sceaux de l'Apocalypse* (1888, br. in-12) ; *La révolution dans l'ensemble de ses phases* (Avignon, Aubanel, 1893, in-12) ; et il fit rééditer par M. Savaëte son *Interprétation de l'Apocalypse en 1899*. La lecture d'un livre rare de Mgr Cerri (*I futuri destini...* Torino 1878), lui permit de démontrer, dans son livre sur la Révolution, que les prophéties attribuées à Werdin, à Bernard de Bustis, sont de simples variantes d'un texte plus ancien et ne méritent pas d'être citées : nous croyons donc devoir signaler l'ouvrage aux futurs éditeurs de prophéties. M. Chauffard a montré aussi un excellent sens critique dans un ouvrage

(1) Paris, Palmé. L'ouvrage eut une cinquième édition en 1872 (2 vol. in-12). Il se trouve aujourd'hui chez M. Savaëte.

(2) Celles d'une trappistine de Notre-Dame des Gardes, de la petite Marie de Lyon, ont été vulgarisées par le richemontiste Collin La Herte ; celle de mère Alphonse-Marie par d'autres.

(3) P. 240, l. 2-5 : interpolation évidente ; p. 461, erreurs d'un correspondant sur 1872-1875 ; p. 466 : l'attentat d'Orsini est du 14 janvier 1858 ; p. 524 : Pie IX n'a pas vu une nouvelle guerre (pr. du F. Antoine) ; p. 601 : Bonaparte n'a pas été à Metz au régiment de Bourbonnais.

(1) Pages 208, 255, 164, 166, 272, 182. « Ce prince appelé par tant de vœux, on dirait qu'il doit ressusciter dans la personne de son homonyme, le futur Henri V, qui possédera les mêmes vertus, réalisant à un égal degré le type idéal de la royauté, en même temps qu'il aura peut-être un bras plus fort et se sera acquis le renom d'invincible guerrier. » (*Ib.* p. 556). M. A. Peladan m'écrivait, en 1899, qu'il n'avait pas découvert l'identité du futur grand Monarque.

édité à Toulouse par M. Sistac, *Les prophéties rapprochées des oracles sacrés* (1895, 2 vol. in-18) (1).

Il sut mettre l'Apocalypse en harmonie avec les prophéties de l'Ancien Testament, et prouva que le symbolisme combiné des sept séries de l'Apocalypse détermine les 7 périodes de l'histoire de l'Eglise. Ses savants ouvrages sont faits pour être médités par les esprits sérieux.

M. Chauffard n'a pas connu les ouvrages de l'abbé Tornó, ni le travail de M. Kampers. Malgré ces lacunes, ses ouvrages seront consultés avec fruit par les commentateurs de prophéties.

Tels sont les plus laborieux compilateurs ; on doit toutefois mentionner M. Collin de Plancy, auteur de *La fin des temps* (1871, in-12) ; le R. P. Marie-Antoine, auquel on attribue *Le grand pape et le grand roi* (1871, brochure in-12) ; M. Pézieux, qui fit imprimer *La fin de la Révolution* (Lyon, 1881, in-12 (2), M. l'abbé Rubaud, qui publia en 1884 *La Salette, Lourdes, Pontmain* (3) ; M. l'abbé Tholon, qui publia chez Tolra, en 1897, *Le Sauveur de demain* (4). Il ne faut pas oublier que M. Amédée Nicolas fut chargé par le Pape d'écrire une brochure pour la défense du Secret de la Salette.

M. l'abbé Dumax a donné en 1891 un bon livre sur *Hermann et les Hohenzollern* (5) ; M. l'abbé Maître a mis hors de doute l'authenticité de la prophétie de saint Malachie, en publiant deux admirables volumes : *La prophétie des papes* ; *Les papes et la papauté* (6) ; M. le baron de Novaye a édité la meilleure des compilations prophétiques (7) ; enfin l'*Echo du Merveilleux* parle de temps à autre des prophéties modernes (8).

V. Mais il reste à entreprendre beaucoup de recherches et de vérifications de détail, pour faire disparaître, par un sévère examen, les quelques contradictions qui subsistent dans les derniers recueils imprimés. Les futurs vulgarisateurs sauront, je l'espère, profiter des travaux de leurs devanciers ; ils ne mettront plus sur un même plan les prophéties authentiques et complètes, les prédictions incomplètement copiées, transmises par tradition orale, ou interpolées, enfin les vieux abrégés et les vieux commentaires. Je souhaite aussi que des catholiques instruits prennent la peine de remonter aux sources, de rechercher les documents originaux, de vérifier en particulier la valeur des prophéties imprimées pour la première fois par Collin La Herte, l'abbé Curicque et Adrien Peladan, et qu'ils s'enquièrent s'il y a eu des compilations récentes publiées à l'étranger (1) ; enfin qu'ils se fassent donner copie des prophéties de Joachim et d'autres qui sont mentionnées dans le catalogue des manuscrits des bibliothèques publiques de France. Des travaux de cette nature augmenteront nos connaissances et démontreront que le sens critique ne manque pas aux catholiques français. C'est le vœu d'un humble disciple de l'abbé Tornó, ancien correspondant de Collin La Herté, d'Adrien Peladan, d'Anatole Chauffard, des abbés Tholon et Roubaud.

TIMOTHÉE.

(1) Voir ses remarques sur le texte de Genzano, variante de saint Vincent Ferrier, et celui de Werdin (variante de la prophétie de saint Thomas de Cantorbéry, ou pronostication de Lichtemberger, ou prophétie d'Innocent XI). Lire aussi *La Révolution*, p. 230. Werdin est peut-être l'hérétique Ubertin de Casal, joachimite fameux.

(2) Bibl. nat. Lb. 57, 7670.

(3) Mort en 1896.

(4) Mort en 1897. Il a fait ressortir le rôle d'un précurseur du Grand Monarque.

(5) Lille, Desclée, in-8°.

(6) Paris, Lethielleux, 1902, in-12.

(7) *Demain ?...* Paris, Lethielleux, 1905, in-12.

(8) Voir l'article de M. de Novaye sur l'abbé Souffrant (juin 1907), la réédition de la prophétie des derniers papes (décembre 1907), et la brochure de M. l'abbé Radiguet (Caen, impr. du *Moniteur du Calvados*, 29, rue de Geôle, br. in-12 ; 0 fr. 50).

(1) Les *Prophetenstimmen* du curé Honert (mort en 1871) remontent à 1869 : elles ont été rééditées en 1896, à Retgensburg (Ratisbonne, Nationale Verlagsanstalt) et n'ont qu'une valeur médiocre.

A PROPOS DE LA SALETTE

A MADAME LA COMTESSE DE POLENTA

L'ouvrage de l'abbé Combe intitulé : *Le Secret de Mélanie et la crise actuelle* est condamné. L'auteur aurait interprété certaines déclarations de Mélanie sur la suite du Jugement dernier, d'une façon que l'Index ne pouvait approuver. Les adversaires du *Secret de la Salette* ont exploité cette circonstance pour publier la condamnation en la présentant comme s'il s'agissait de deux ouvrages différents, en dédoublant le titre pour faire croire que le Secret est condamné ; alors qu'ils n'ont jamais pu obtenir cette condamnation, malgré tous leurs efforts.

Un livre que l'on peut conseiller est : *N.-D. de la Salette et ses deux Elus*, par Timothée Philalèthe. Il contient 160 lettres de Mélanie et fait connaître très exactement son esprit et ses prédictions.

Comme moyen de propagande dans le clergé et parmi les fidèles, on pourrait donner la Feuille intitulée : *Calamités, Fléaux, Cataclysmes*. C'est la meilleure démonstration qu'on puisse faire, comme quoi les châtiments prédits à la Salette s'accomplissent et qu'on arrive à la période aiguë d'où sortira, après la destruction des impies, une ère de prospérité pour le monde et le triomphe pour l'Eglise.

Mme GASTON MERY.

Nous rappelons à nos lecteurs que ce qui concerne la rédaction et les réclamations doit être adressé à Mme E. Gaston Mery, 6, avenue Gambetta, à Clichy (Seine).

LES VOYANTES DU PASSÉ

ANNA-MARIA TAIGI

Suite et fin (1).

Elle connut, avant toute dépêche, la mort de l'empereur Alexandre Ier de Russie, sa conversion au catholicisme, son âme sauvée parce qu'il avait usé de miséricorde envers le prochain et protégé l'Eglise romaine.

Un religieux poursuivait une entreprise religieuse qui lui tenait à cœur ; il avait eu la vision de deux anges qui l'assuraient du succès : il fit consulter Anna-Maria. Elle regarda son soleil et lui fit répondre que ces prétendus anges étaient deux démons et que l'entreprise tournerait à l'opposé de ce qu'ils lui avaient annoncé ; ce qui eut lieu, en effet. Nous avons dit qu'elle opérait des guérisons miraculeuses par ses prières et par le don particulier que Dieu lui avait accordé. On cite spécialement celles du cardinal Barberini et de la duchesse de Lucques, à cause de la position sociale des malades, mais les pauvres avaient ses soins de prédilection.

Un jour, elle fut surprise par une averse et entra dans une maison amie pour y demander un parapluie. Avant de le lui donner, la dame de la maison lui dit : « Nous avons une malade qui est à l'agonie et n'attend que le moment d'expirer. Elle s'empressa d'aller auprès d'elle, lui mit la main sur la tête et fit le signe de la croix sur son front, pria quelques instant et dit à la dame : « Soyez tranquille, la guérison est obtenue » ; quelques heures après, la malade mangeait comme d'habitude et se trouvait parfaitement guérie. Sa petite fille s'étant blessée un œil, le chirurgien était fort inquiet, il craignait que l'inflammation ne gagnât l'autre œil et que l'enfant ne perdît la vue. Elle lui fit le signe de la croix avec l'huile qui brûlait nuit et jour dans son oratoire et l'envoya coucher; le lendemain l'œil était si parfaitement guéri que l'enfant put aller en classe comme d'habitude. Le chirurgien n'en voulait pas croire ses yeux ; il revint plusieurs jours de suite visiter l'enfant pour s'assurer que la guérison persistait.

Ces quelques exemples pris entre des milliers suffisent pour montrer quel pouvoir extraordinaire Dieu avait communiqué à sa fidèle servante. — Quelque répugnance qu'on ait à admettre le surnaturel, il est difficile de faire venir d'une autre source ces facultés merveilleuses.

Le Démon seul pourrait, un moment, communiquer ces pouvoirs extraordinaires, mais Dieu n'aurait pas permis qu'il trompât sa fidèle servante pendant quarante-sept ans et lui-même s'en serait bien vite lassé.

J'ai eu avec Mlle Couédon un entretien qui a duré à peine une demi-heure; elle m'a dit ce que le plus grand savant aurait été incapable de me dire, mais elle s'est trompée dans une réponse à une question que je lui avais posée, il ne lui a donc pas été permis de jouer jusqu'au bout le rôle d'ange Gabriel, comme il le voulait.

Anna-Maria était trop attachée aux dogmes, aux pratiques de sa religion, elle était surtout trop humble et faisait trop de conversions pour être inspirée par le Démon. Elle n'était pas, d'ailleurs, de ses amis ; il lui envoyait de ses suppôts qui menaçaient de l'étouffer; ils la faisaient souffrir en l'accablant de coups; le confident entendait les coups.

D'autres fois, ils se contentaient de discuter avec elle : « Es-tu sotte, lui disaient-ils, de croire à une autre vie; tout finit à la mort. Comment une femmelette comme toi peut-elle croire à un enfer éternel? Vois les savants, vois les grands; examine leur existence, est-ce qu'ils vivraient de la sorte s'il y avait un enfer ? » Elle n'est, du reste, pas la seule qui ait eu à lutter avec les démons : on connaît les assauts qu'ils livraient au curé d'Ars. Les jeunes abbés qui l'assistaient dans les retraites n'y voulaient pas croire, ils prétendaient que c'étaient des hallucinations, des illusions de son cerveau anémié par les veilles et les macérations. Une nuit, ils furent tous réveillés par un vacarme épouvantable : les murs et les cloisons du presbytère où ils étaient couchés faisaient entendre de violents craquements, on croyait que la maison allait engloutir tous ses habitants. On réveilla le saint curé qui les rassura en disant : « Je sais ce que c'est, cela va s'apaiser. » En effet, le calme ne tarda pas à se faire, mais un peu après retentit un coup de sonnette au presbytère : c'était un pénitent qui venait se confesser au curé d'Ars; ce saint prêtre le savait par expérience et ne s'en effrayait pas; mais les jeunes abbés ne le raillèrent plus.

Il n'y a pas d'illusion à se faire, la vie d'Anna-Maria Taigi est bien la manifestation la plus éclatante du surnaturel : c'est le surnaturel rendu, pour ainsi dire, visible, palpable.

Comme la Revue ne s'interdit pas de philosopher au sujet des faits merveilleux qu'elle apporte à ses lecteurs, je vais tirer quelques enseignements de ceux qui viennent d'être exposés. Le premier qui se présente, c'est celui de l'existence de Dieu. Il n'y a que lui qui connaisse le passé, le présent et l'avenir et qui ait pu communiquer cette connaissance à une femme

(1) Voir le numéro du 1er Novembre 1910.

ignorante, et cela sans que la moindre erreur, sans que la plus légère défaillance aient été constatées chez elle. C'en est même une preuve expérimentale, comme eût aimé à le dire notre illustre Gaston Mery. Pour les athées, c'est là un coup terrible, c'est même un coup mortel. Après tout, il y a tant de preuves de l'existence de Dieu qu'on peut se demander s'il y a des athées de bonne foi : c'est pour se distinguer des autres, passer pour esprit fort qu'on se dit athée, c'est du bluff tout pur. Voyez les blocards : ils votent des lois impies et, s'ils voient arriver la mort, ils appellent le prêtre à leur chevet pour recevoir les secours de la religion.

L'enseignement qui suit immédiatement, c'est celui de l'immortalité de l'âme et de sa responsabilité. Anna-Maria, en effet, a vu tous les défunts, après leur mort, paraître devant Dieu pour être jugés; aucun n'a pu se soustraire à ce jugement : ni le Pape, ni les empereurs, ni les rois, ni les savants, ni les ignorants, ni les riches, ni les pauvres. Toute leur vie a été mise à découvert et selon qu'ils ont observé les préceptes divins, ils sont allés au ciel, ou en purgatoire, ou en enfer. C'est là qu'elle a vu, et bien vu, que les plus légères transgressions de la loi divine sont sévèrement punies par le purgatoire, et que l'homme ne vient pas en ce monde, comme la plupart se l'imaginent, pour y courir après les richesses, les honneurs, les plaisirs. Quelle excuse apporteront au Souverain Juge, pour se justifier, ceux qui se permettent de modifier la loi à leur convenance ou même de la transformer complètement? C'est au moins bien imprudent, tant qu'on n'aura pas découvert le moyen de ne pas mourir !

Le troisième enseignement s'adresse aux sociétés. On dit généralement que les épidémies, les famines, les tremblements de terre, les inondations, etc., sont des accidents naturels ou dus au hasard, tandis que ce sont des fléaux envoyés par Dieu pour avertir les nations qu'elles s'écartent du droit chemin, ou pour les punir de n'y vouloir pas rentrer.

Anna-Maria faisait connaître à l'avance les prévarications des peuples, les fléaux destinés à les réprimer, et même la date précise à laquelle ils seraient envoyés, et tout s'est toujours réalisé à la lettre.

On est certain, par là, que les nations, comme les particuliers, ont des devoirs à remplir envers le Maître du monde, de sorte que les citoyens d'un Etat, qui mettent à leur tête pour les gouverner des politiciens qui insultent la Divinité et foulent aux pieds la justice, sont tout simplement des aveugles qui ramassent des verges pour se faire fouetter.

Enfin, il est encore un enseignement qui, bien qu'indirect, me paraît éclairer et même trancher une question souvent traitée dans l'*Echo* : je veux parler de la nature du spiritisme.

On sait que, pour les spirites convaincus, et il en existe et même de forts distingués, ce sont les esprits même des défunts, les désincarnés, comme ils disent, qui viennent converser avec les vivants. Or, Anna-Maria a toujours constaté qu'aussitôt après le jugement les âmes des défunts, quelle qu'eût été leur condition sociale, allaient aux demeures que Dieu leur assignait, et qu'il leur était impossible d'en sortir pour se rendre à l'appel des vivants. Dieu a pu permettre à quelques âmes du purgatoire de venir sur la terre, mais c'était pour y exposer leur état de souffrance et provoquer la pitié des âmes compatissantes. Leur langage était bien différent de celui des Esprits qui apparaissent dans les séances spirites. Selon ceux-là, la vie de l'au-delà ne doit pas inspirer tant de crainte, ni même d'appréhension ; elle ne manque pas d'agrément, et il n'y a que les plus coupables qui soient obligés de traverser plusieurs existences successives pour arriver au repos. Quand on leur parle de l'enfer, ils le nient énergiquement : pour eux, c'est un mythe, une invention humaine.

Cette doctrine est le contraire des préceptes divins dont Anna-Maria a vu punir la transgression dans l'autre vie : elle est donc mensongère et ne peut venir que des démons, qui usent de tous les moyens pour tromper les hommes et leur faire partager leur sort ! Dès 1844, bien avant l'invasion de l'Europe par le spiritisme, Mélanie, de la Salette, avait annoncé, dans son secret, que l'on ferait ressusciter les morts, c'est-à-dire que les démons prendraient l'apparence des défunts et feraient croire qu'ils étaient réellement ressuscités. Elle avait même ajouté qu'il en sortirait une espèce de religion qui aurait des temples. En effet, il en existe en Amérique et je ne voudrais pas parier qu'il n'y en a pas de secrets en France.

Ce sont donc les démons qui jouent le rôle de défunts. On sait que chacun d'eux ayant un mortel à tenter, l'accompagne le jour et la nuit, connaît ses pensées et ses actions et, par conséquent, il peut le copier, l'imiter, au point de donner l'illusion de sa personnalité. Malgré leur chute, les mauvais anges ont conservé leur intelligence ; ils s'efforcent de la cacher pour ne pas être reconnus, mais parfois ils la laissent entrevoir. Un ingénieur américain, fervent adepte du spiritisme, l'avait remarquée. Il demanda aux esprits ce qu'ils pensaient des hommes, quel cas ils en faisaient : « Des moustiques », lui fut-il répondu ; il ne comprit pas la réponse ; comment un ingénieur, un savant, eût-il pu comprendre qu'on le traitait d'insecte ?

En outre de leur intelligence, ils ont conservé leur pouvoir sur les éléments. Pour eux, c'est un jeu de franchir les distances, de soulever des fardeaux, de produire des lévitations, des fantômes, de manier l'électricité, d'influencer les plaques photographiques ; pour tromper l'homme, ils auraient recours à tous les prestiges. Aussi pouvaient-ils aisément alimenter le bureau Julia, illusionner M. Stead et ses clients trop crédules.

On conçoit combien avait raison notre regretté directeur, Gaston Méry, de combattre cette institution et de ne pas admettre que des personnes attristées par la perte de parents aimés fussent abusés par des esprits faux et menteurs.

On voit que si la vie d'Anna-Maria présente du merveilleux, elle offre aussi plus d'un enseignement.

Dr Rooke.

Les prodiges de la Lucidité

Chez Mme de Poncey, la célèbre voyante

Cette semaine, je recevais la visite d'une femme charmante, qui se présenta à moi comme une abonnée fidèle de l'*Echo*, tout en me donnant son nom et son adresse : La marquise de L..., rue T... — « Je lis avec intérêt, me dit-elle, votre série d'enquêtes sur les voyantes parisiennes, je viens, Madame, vous apporter mon témoignage à propos de la lucidité de l'une d'elles, à laquelle vous vous intéressez particulièrement, Mme de Poncey. »

Je remercierai l'aimable jeune femme en lui disant combien me seraient précieux ces documents. Et voici fidèlement reproduit ce qu'elle me conta :

« Mme de Poncey m'ayant toujours donné de très précieux conseils sur les questions spirituelles, matérielles et de santé, je voulus la faire connaître à mon mari, et l'invitai à dîner.

C'est au cours de ce repas que ce médium nous fit une voyance extraordinaire :

Comme la bonne entrait dans la salle à manger, Mme de Poncey ressentit immédiatement un grand malaise. D'abord, un mal de tête violent, puis un accès de toux, des points dans le dos, et une fatigue générale très grande.

— Cette femme est fort nerveuse, dit-elle, et très souffrante.

Surprise, j'interrogeai la bonne. Elle me répondit que tous les malaises décrits étaient exacts.

— Vous dormez bien ? lui demanda Mme de Poncey.

— Non.

— Vous devez être très agitée la nuit et rêver beaucoup ?

— C'est vrai.

— Je vois surtout une personne de qui vous rêvez souvent. A mon avis, ce doit être un homme avec qui vous avez vécu.

— C'est mon mari qui est mort.

— Eh bien, dit Mme de Poncey, je vous affirme que vous dormirez bien cette nuit.

La bonne s'étant retirée, Mme de Poncey ajouta :

— Je viens de voir passer son mari. Après le repas, nous allons tenter une expérience typtologique.

Au cours de cette expérience, l'esprit évoqué nous dit être mort en 1905 (la bonne, interrogée le lendemain, nous certifia l'exactitude de la date).

Mme de Poncey nous décrivit alors le caractère du mort : méchant, brutal, égoïste, la pauvre femme a dû être bien malheureuse (c'était exact).

— Pourquoi la tourmentez-vous ? interrogea Mme de Poncey.

— Je veux qu'elle vienne avec moi.

Le médium fit une prière afin que de bons guides emmènent cet esprit, l'empêchent ainsi de nuire plus longtemps.

Le lendemain, la bonne me déclara qu'elle avait très bien dormi, et qu'il y avait longtemps qu'elle s'était si bien reposée.

Depuis, Mme de Poncey la soigne à distance, et je constate qu'elle renaît à la santé, et surtout qu'elle est beaucoup plus calme.

Dans le courant de la même soirée, Mme de Poncey a, d'après le contact de deux lettres, donné à mon mari des détails très précis sur deux personnes amies, avec lesquelles il est en affaires ; les détails, inconnus et vérifiés depuis ont été de tout point reconnus exacts.

J'interrogeai :

— Alors, Madame, vous croyez avec Mme de Poncey à la communication possible entre les vivants et les morts ?

— Oui, car j'en ai eu, par son intermédiaire, plusieurs preuves. Au hasard, en voici une qui me revient en mémoire.

Je présentai à l'intéressant médium une de mes amies qui pleurait la mort de son fils.

Cette dame lui ayant donné des cheveux du disparu, celui-ci se matérialisa pour le médium qui le décrivit à la pauvre mère, tel il était de son vivant.

Cependant, Mme de Poncey n'osait dire sous quelle forme elle le voyait.

Comme nous insistions, elle nous dit qu'il se présentait nu. Cette particularité à laquelle le médium ne comprenait rien, fut, pour la mère, une preuve ; car, détail ignoré du médium et de moi, le pauvre enfant ayant rendu le dernier soupir au moment précis où il *sortait d'un bain*, était nu quand la mort vint le surprendre.

Sa mère ne douta plus, et elle eut dans la suite la grande consolation de communiquer plusieurs fois avec le cher disparu, par l'intermédiaire de Mme de Poncey. »

Tels sont les faits intéressants que nous conta Mme L... ; mais il est bien entendu que je les rapporte aux lecteurs en laissant à la voyante la responsabilité des déductions qu'elle croit devoir en tirer.

J'ajouterai que Mme de Poncey, qui demeure 191, faubourg Saint-Honoré, est devenue une fervente adepte d'Antoine, le célèbre magnétiseur de Belgique.

Dans les cures des maladies qu'elle entreprend, elle est soutenue par sa pensée et par ses conseils. Chaque année, d'ailleurs, elle fait le voyage pour se mettre en relation directe avec lui.

Mme Louise Maurecy.

HISTORIQUE
DES
Phénomènes surnormaux

A défaut des dix mille traités ésotériques de l'Egypte, dont aucun ne nous est parvenu, on trouve dans les littératures classiques la preuve de la croyance générale au fait de la télépathie. Pour préciser ses traces dans l'histoire, il faut d'abord la définir comme un phénomène spontané et sensible. Auditif ou visuel, ce phénomène se distingue nettement des suggestions mentales et des lectures de pensée que l'antiquité connut aussi ; il ne se confond pas davantage avec les évocations. Il faut le réduire, comme finalité, à l'annonce d'un seul évènement, actuel, qui intéresse directement l'agent, et moralement le sujet ; on écarte ainsi les aspirations de Socrate et les hantises d'Apulée, certains songes prophétiques enregistrés par Tacite et par d'autres historiens.

Dans quelques légendes, l'origine télépathique a seulement laissé des traces confuses, ou précisé des détails secondaires. Mais dans les cas évidents, la modalité du phénomène se présente très conforme aux observations récentes : ainsi le sujet apparaît un être normal, tandis que dans la suggestion actuelle et dans les phénomènes *provoqués* des anciens, le sujet est d'ordinaire un faible, un excentrique, et le phénomène paraît tendre à un rétablissement d'équilibre vital : le fou Saül évoque Samuel ; l'étrange et *décadent* Xerxès sollicite l'apparition et l'appui de Darius « le vieux rai fort ».

Chez les Anciens, l'hallucination télépathique coïncide toujours avec la mort de l'agent. Ont-ils connu la correspondance entre vivants ? Leur silence s'expliquerait par le moindre intérêt du phénomène. Toutefois, certains mythes permettent de supposer la croyance primitive à l'apparition entre vivants : Athéné se montre à Nausicaa sous les traits d'une de ses compagnes ; Jupiter à Agamemnon sous ceux de Nestor. L'*Hélène* d'Euripide repose sur un fait de ce genre : « Héra substitua à mon corps un *fantôme vivant* formé du plus pur éther à ma ressemblance ».

Avant d'aborder les légendes incontestablement télépathiques, reportons-nous, pour la comparaison, à l'un des cas typiques signalés par Gurney : celui du capitaine anglais Russel, qui, à Londres, eut la vision de son frère tué devant Sébastopol. « Un jour il m'écrivit dans un moment d'abattement ; je lui répondis de reprendre courage, mais que si quelque chose lui arrivait, *il devait me le faire savoir* en m'apparaissant... Sa mort eut lieu le 3 septembre 1855. Cette nuit même, je me réveillai tout à coup ; je voyais mon frère à genoux *entouré d'un léger brouillard phosphorescent*. Je sautai du lit, et je vis encore le pauvre Olivier ; *je marchai à travers l'apparition*. Je remarquai ensuite à la tempe une blessure : il disparut en me jetant un regard plein de tristesse et d'affection ». Ces diverses particularités se retrouvent dans les récits des auteurs classiques. Ainsi Patrocle, en tout semblable au héros vivant, s'arrête au-dessus de la tête d'Achille, puis disparaît comme une fumée.

Mais Euripide, le moins superstitieux et le plus plébéien des poètes grecs, présente surtout de l'importance dans une enquête sur les opinions communes ; à la philosophie d'Anaxagore il empruntait du reste l'idée de l'immortalité et celle de l'unité de substance, ce qui devait le disposer à accepter le principe des manifestations posthumes, dans sa persuasion un peu nébuleuse que « l'âme réunie à l'impérissable éther conserve un sentiment ». Aussi son *Hécube* repose-t-elle entièrement sur l'hallucination télépathique. Dès le prélude, l'ombre de Polydore s'exprime ainsi : « Mon corps gît sous les vagues ; depuis trois jours je l'ai abandonné pour voler vers ma mère ; mon ombre plane au-dessus de sa tête ; ma mère est terrifiée de cette apparition. » Les paroles d'Hécube elle-même seront analogues aux témoignages recueillis par les enquêteurs anglais ; lorsque le corps lui est apporté : « Je comprends maintenant la vision de cette nuit ; c'est ton image qui se montrait à mes yeux ».

Le traité des *Phantasms of the Living* démontre que, dans beaucoup de cas irrécusables, l'agent a péri par immersion. Or, le héros d'Euripide est mort noyé, et le cas télépathique le plus détaillé de la littérature latine est encore l'apparition d'un naufragé. Les deux légendes confirment aussi cette observation de Gurney, qu'une sympathie étroite relie toujours l'agent au sujet de la vision, et qu'il faut chez le premier un souhait intense de se manifester au second : Euripide nous montre un fils ; Ovide, un mari ; tous deux insistent sur l'intensité du désir.

Cette fable d'Alcyone et Céyx, au livre XI des *Métamorphoses*, mentionne la prémonition, l'impulsion prohibitive, puis « l'un de ces songes véridiques qui visitent soit les rois, soit la foule obscure », enfin le fait télépathique, très évident malgré l'involution mythique, et dont la ressemblance avec le cas du capitaine Russell, par exemple, se poursuit jusqu'aux moindres détails. Virgile traita le même sujet. L'hallucination véridique fut un lieu commun de la poésie grecque ou latine.

Il serait intéressant pour la philologie de déterminer le rôle précis du phénomène télépathique dans la conservation de la religion des Mânes qu'on trouve à la base de toutes les institutions des peuples aryens. La philosophie elle-même, du moins à Rome, emprunte à cet ordre de phénomènes. Chez ces pratiques latins, la philosophie resta une science positive ; leur école matérialiste devance les paradoxes de Darwin ; leur spiritualisme s'appuierait volontiers sur les phénomènes transcendantaux. La télépathie influe sur les opinions ; témoin toute l'élégie célèbre de Properce : *Sunt aliquid Manes*... Et chez Properce pas de mythologie ; esprit totalement libre de préjugés. Ailleurs il s'adresse à son amie qui voyage : « Je t'ai vue en songe, ton vaisseau brisé, te débattant contre les vagues d'Ionie. Quelle terreur pour moi que cette mer ne porte désormais ton nom ! » Ce qui prouve combien était enracinée dans l'opinion populaire l'importance du songe télépathique.

La difficulté des investigations sur la psychologie transcendantale chez les Anciens provient de leur absence de méthode ; ils confondent tout sous une rubrique. Pline, Aristote, Plutarque, les Pères de l'Église, étudient, sous la monotone dénomination de Songe, divers phénomènes, intellectuels ou physiologiques, que nous classons aujourd'hui. Leur recherche se borne à discerner les conditions de véracité ou d'erreur du Songe. Néanmoins, leurs écrits contiennent le germe de toutes les récentes découvertes où la science côtoie le merveilleux. Ainsi, la perception distante chez certains cataleptiques est relatée par saint Athanase ; Origène discute l'extériorisation psychique. Mais la curiosité scientifique reste absente. On ne recherche qu'un profit réalisable : pour l'âme et pour le dogme chez les Pères ; et chez les philosophes antérieurs, pour la direction de la vie.

Au moyen âge, tout se confond en magie. Plus les récits merveilleux pullulent, moins il est aisé d'y reconnaître le noyau d'un fait positif. Cependant, en face du livre absurde de Bodin contre les *Sorciers*, se dresse en 1586 le curieux traité de Le Loyer sur les *Spectres ou Visions*, où la question du surnaturel à travers les âges est abordée avec une réelle rigueur scientifique. Et l'intuition populaire continue d'affirmer le monde invisible (1).

Le XIVe siècle nous offre des cas de télépathie dont Pétrarque fut le sujet et le narrateur. Une première fois, il fut à deux cents lieues et le jour même averti de la mort de Laure de Noves : cette vision sert de thème aux plus belles stances du *Triomphe de la Mort*. Quelques années après, il eut semblable révélation de son ami le plus cher ; voici le texte de son biographe Gingoené, l'homme le moins soupçonnable de crédulité : « Pétrarque se disposait à l'aller rejoindre. Il le vit la nuit en songe ; il lui vit la pâleur de la mort. Frappé de cette vision, il en fit part à plusieurs amis. Vingt-cinq jours après, il apprit que Jacques Colonna était mort précisément le jour même où il lui avait apparu. Un esprit faible eût tiré de là des conséquences. »

Il faut en effet une singulière force d'esprit pour attribuer au hasard la multiplicité et la précision de semblables coïncidences.

Je n'ai qu'effleuré l'histoire de la télépathie ; qui fouillerait les vieilles littératures de l'hagiographie chrétienne y découvrirait beaucoup de textes où l'on détermine nettement la soudure du mythe avec le phénomène antérieurement constaté ou bien le cas providentiel manifesté par un phénomène surnormal. L'axiome *Ex nihilo nihil* doit présider à toute étude des croyances populaires. Des phénomènes surnormaux ont, à chaque époque, existé.

ANDRÉ GODARD.

(1) TOCSIN NATIONAL (*France d'autrefois*).

(1) Feuilleton de l'« Écho du Merveilleux ».

L'OMBRE BIEN-AIMÉE

(*Journal de Jacques Réval.*)

Je ne livrerais pas au public cette page intime de ma vie si les circonstances actuelles ne permettaient de parler de fantômes sans que l'on en sourie trop ; car j'ai assisté à un phénomène qui m'a paru, non seulement authentique, mais déchirant et consolant à la fois.

Ma jeunesse s'était écoulée dans la contrefaçon du véritable amour — c'est-à-dire dans les jeux impétueux de la passion qui n'ont aucune ressemblance avec le calme et brûlant délire qui jette pour longtemps deux âmes l'une vers l'autre, les lie au point de créer cette personnalité vraiment nouvelle qu'on appelle le couple. Je savourais dans mes erreurs une incomparable amertume. Tout d'abord, l'enchantement nouveau faisait de moi un triomphateur ; puis lentement l'illusion m'abandonnait, je n'apercevais plus qu'une femme, une pauvre femme avec toutes les faiblesses, toutes les ignorances que la société accumule sur ce sexe. Chaque fois, je croyais aller au devant de l'autre

moitié de mon âme, mais à peine nous étions-nous mieux connus que je m'apercevais n'avoir approché qu'une étrangère.

Je subissais cette cruelle maladie du sentiment, lorsque je rencontrai l'illustre savant Daniel Roack, qui s'était fait une réputation européenne par ses études sur le spectre des planètes ; il avait découvert des métaux inconnus et un état suprême de la matière, l'état « radiant », par lequel peut s'expliquer la plus grande partie des phénomènes que le vulgaire appelle « des prodiges ». Jusque-là, je n'avais été que médiocrement attiré par le spiritisme, ses croyances et même ses prétendues découvertes. Je flairais toujours — et non sans raison — le charlatanisme, ou une telle crédulité qu'elle pouvait être comparée en une certaine manière à la folie. Mais qui eût pu soupçonner de superstition ou de puffisme l'éminent professeur Daniel Roack ?

Aussi, comme il désirait s'adjoindre, en observateurs complémentaires, quelques hommes de lettres, je répondis très volontiers à son appel. Nous fondâmes à huit un Comité très sincère et très différent d'aptitudes, dans le but passionnant d'étudier enfin avec sérieux le phénomène de l'apparition des esprits.

Justement, à cette époque, on parlait beaucoup d'une jeune Provençale que l'on surnommait « Magali », et qui obtenait dans le secret, entre quelques amis seulement, les plus merveilleuses manifestations du prétendu monde invisible. Autour d'elle, des forces agissaient, déplaçant des objets, influençant les âmes, troublant les nerfs aussi bien que la température. La nature et les intelligences subissaient l'influx de son magnétisme, et les ondes mystérieuses, dont l'univers n'est que l'agglomération factice, semblaient dociles au navire impalpable de sa volonté. Nous réussîmes, après de longues démarches, à nous l'acquérir, et les expériences commencèrent.

A LA RECHERCHE DE L'ABSOLU

(Cliché du *Journal de l'Université des Annales*)

Les premières séances furent des plus intéressantes, quoique parfois douteuses; nous nous sentîmes atteints par des contacts fugitifs qui s'établirent, les lampes baissées. La demi-lumière nous permit cependant de constater que le médium était bien là et immobile, suffisamment contrôlé par nous ; je m'approchai à pas silencieux et je regardai Magali. L'étrange adolescente, avec ses yeux clos, sa face contractée, ses bras roidis, donnait l'impression d'avoir été en quelque sorte vidée de sa force intérieure ; dans cet état de trance où elle se trouvait, elle avait maigri considérablement. Ses traits émaciés m'effrayèrent ; je touchais ses épaules, je crus qu'elle était quasi floconneuse, comme sans chair et sans os, réduite à un peu de peau et de nerfs.

Alors, se forma en moi cette opinion que ces éner-

gies, qui se promenaient dans la chambre, émanaient d'elle, qu'elle enfantait réellement ces embryons de fantôme ; une génération spontanée d'être vivants sortait de cette étrange malade, mère et vierge, fécondée par notre pensée, notre attente, notre espoir.

Comme pour confirmer mon esprit dans cette hypothèse, avec toute la douceur d'une caresse, une frêle main se glissa contre la mienne, la pressa tendrement... Je sursautai et je vis cette fois, de mes yeux, oui, de mes yeux, une gracieuse main de femme, vivante dans l'air comme un oiseau, et dont le poignet pâlissait et dont le bras s'estompait dans les ténèbres. Le reste du corps n'était point. Je ne sentis, je ne vis que cette main. Ah ! l'étrange et délicieuse main ! D'ailleurs, elle fondit entre mes doigts.

Le lendemain, Magali nous annonça qu'elle croyait pouvoir produire bientôt un véritable fantôme, visible pour tous, et non point de pauvres membres épars prêts aussitôt à disparaître. Je souris, n'en voulant rien croire. Daniel Roack, soucieux, se taisait.

Nous disposâmes, selon ses conseils, dans la salle des expériences, à un angle, un petit cabinet fermé par un rideau rouge, que nous tendîmes sur des tringles. Magali s'étendit là sur un petit divan devant Daniel Roack et devant moi ; nous n'avions qu'une lanterne aux verres rouges, car une lumière trop brusque faisait souffrir le sujet, autant que de fines lames qui auraient pénétré dans ses nerfs. Elle nous demanda de nous écarter un peu et de tranquilliser les autres observateurs restés dans la salle.

Nous leur fîmes quelques gestes pour les convier au silence, mais je soulevai toujours un coin du rideau, ne perdant pas de vue le médium. Celle-ci ne tarda guère à subir le plus bizarre malaise. Elle se tordait, se plaignait comme une femme en couches. Des sons inarticulés se heurtaient sur ses lèvres, puis je crus qu'une buée l'enveloppait.

Je frottai mes yeux, craignant l'hallucination. Non, la petite lampe fidèle éclairait toujours le cabinet rouge.

La buée se précisait, prenant forme ; on eût dit un nuage s'épaississant lentement, devenant enfin opaque, finalement se sculptant lui-même en structure humaine. Je vis enfin dans cet espace restreint, où une seule femme s'était étendue sur le petit divan, deux femmes maintenant, l'une pour ainsi dire agonisante, puis peu à peu comme morte, l'autre debout, toute vêtue de blanc, très grande, très belle et qui me regardait avec ses translucides yeux où des sentiments inconnus à la terre brillaient.

Je reçus une telle commotion au cœur que je crus m'évanouir. Je laissai tomber le rideau et vins rejoindre, tremblant, le visage décomposé, mes autres compagnons qui me questionnèrent. Mais ma gorge séchée se refusait à toute parole.

D'ailleurs, qu'aurais-je à raconter ? Le prodige lui-même se chargeait de s'exprimer par l'évidence ; le petit rideau fut soulevé par une main gracieuse et surhumaine, le fantôme sortit du cabinet et marcha vers nous.

Je garderai tant que je vivrai le souvenir de cette extraordinaire présence. Une mortelle, en effet, n'aurait jamais eu ce port, cette fierté, cette délicatesse du teint, ce geste pris aux chefs-d'œuvre de l'art antique.

Tous demeuraient stupéfaits, tandis que Daniel Roack, ne perdant pas son sang-froid scientifique, ayant allumé quelques rubans de magnésium, tirait d'une main avide des « instantanés » de l'apparition. Le fantôme s'avança vers moi, s'arrêta à l'intervalle de trois pas, puis ses lèvres s'entrouvrirent et nous entendîmes ces paroles que l'un de nous fiévreusement nota et où j'étais spécialement désigné.

« Vous êtes venus chercher ici la Vérité ; mais toi tu es surtout venu chercher l'Amour. Aussi, c'est à toi que je parle. Il est vrai que nulle femme ne t'a retenu, n'a satisfait l'ardent rêve de ton cœur. Ne t'en étonne point. Celle que tu dois aimer, et que je suis, n'est pas sur cette terre, vivant de cette humaine vie.

« Seulement, tu m'as tellement appelée, que j'ai voulu, une fois, me montrer à tes yeux. Je ne reviendrai plus, mais tu rencontreras bientôt Celle que je te destine pour consoler ton veuvage au milieu des hommes ».

Lentement, le fantôme retourna vers le petit rideau de pourpre, le souleva et disparut.

Je n'avais pas la force de le suivre, mais Daniel Roack assista à la mystérieuse opération par laquelle il réintégra le corps du médium. Magali se réveilla ensuite très lasse, et le visage plein de larmes.

Nous décidâmes que, l'esprit public n'étant pas mûr encore pour de telles révélations, elles devaient être tenues secrètes. C'est aujourd'hui seulement que je romps le silence après avoir consulté mes autres collègues qui m'y ont autorisé. Je dois ajouter, pour compléter le récit, qu'une semaine après ces paroles fatidiques, je rencontrai, ainsi qu'il m'avait été prédit, la belle et si indulgente Francisca, qui est devenue mon épouse, et qui m'aide à supporter, dans la plus tendre des unions, le poids de mon veuvage éternel ».

Pour copie conforme.

JULES BOIS.

Paris. — Imp. R. TANCRÈDE, 15, rue de Verneuil.

Le Gérant : Mme Gaston MERY.